

A la rencontre d'autres cultures...

Semaine du 3 août 2009 Prix : 1,70 €

809

Cap sur la Paix

« Quelle que soit la difficulté présente, considérez-la comme aussi éphémère qu'un rêve et ne pensez qu'au Sûtra du Lotus. »

Nichiren Daishonin (L&T-I, 161)

Spécial Voyage



© rimglow - Fotolia.com, I. Chinen, E. Hassibi.



Au Rwanda
Julia Yevnine

*Tisser des liens humains
au Rwanda,
à travers le théâtre*

p. 4

Autour du Monde
Izumi Chinen

*A la rencontre
du monde*

p. 6

En Syrie
Ebrahim Hassibi

*Renouer
avec mes racines*

p. 2

Le mot de

Lorenz
Plassmann



C'EST LE CŒUR LE PLUS IMPORTANT

En bouddhisme, on a coutume de partir du principe que, dans tout domaine et en toute circonstance, c'est le cœur qui est important. Le cœur au sens large, c'est-à-dire notre vie profonde, notre véritable intention, l'esprit dans lequel on aborde les événements. En cette période estivale, il est bon de se rappeler, à travers ce numéro spécial de *Cap sur la Paix*, combien dans le domaine du voyage aussi, c'est le cœur qui est important ! Car réduire la distance avec l'inconnu, vivre l'aventure, ne dispense pas de poursuivre en même temps ce voyage intérieur que constitue notre révolution humaine et que nous vivons quotidiennement le reste de l'année.

Heureusement, d'ailleurs, que c'est le cœur qui importe et non le lieu géographique ! Car nous serions, alors, dépendants de lieux saints pour notre pratique religieuse, de lieux paradisiaques pour notre confort intérieur, ou de lieux insolites pour satisfaire notre soif d'aventure. On retrouve l'un des grands principes du bouddhisme : rien d'extérieur à soi ne détermine notre bonheur profond. On peut donc passer complètement à côté de son voyage si on laisse notre révolution humaine en vacances ! Daisaku Ikeda a évoqué ce principe bouddhique, lors d'un discours prononcé à la fin de l'année 2008 : « *Nichiren Daishonin a écrit : "De notre esprit naissent toutes les terres différentes et les conditions extérieures." Notre cœur, ou esprit, inclut tous les phénomènes en un seul instant de vie. Un lieu peut être imprégné de valeurs positives ou négatives, selon le cœur ou l'esprit de ceux qui l'habitent.* »¹ Quel est ce « cœur » dont il est ici question ? Il s'agit de la foi en la Loi merveilleuse. Le fondement de toute victoire repose ainsi sur notre capacité à révolutionner notre détermination intérieure, grâce à une récitation enthousiaste de *Nam-myoho-renge-kyo*. C'est là le chemin de notre révolution humaine en toute circonstance, quelle que soit notre situation, et que l'on emprunte également lors de notre voyage. Les expériences présentes dans ce numéro spécial de *Cap* en sont une parfaite illustration.

¹ D & E - mars 2009, 56.

Témoignage

Cet été, *Cap* vous propose un numéro spécial voyage ! Mais pour partir où ?

Les vacances, les voyages sont souvent, pour certains, synonymes de farniente sur la plage ou d'aventures...

Nous vous invitons à aller à la rencontre de l'autre, pour élargir son horizon...

Au-delà de carnets de voyages, nous vous proposons des récits de vie.

Partir pour concrétiser un rêve, partir sur les traces d'une famille, ou pour créer des liens interculturels...

Nous vous souhaitons de belles rencontres, lors de cette période propice aux échanges !...

Renouer avec mes racines

Je m'appelle Ebrahim Hassibi et j'ai trente ans. Je suis né à Londres, d'une mère dominicaine et d'un père syrien. Mon enfance est très difficile, avec un père plutôt violent, instable et incapable d'exprimer ses sentiments. Des années plus tard, en changeant mon cœur, je réussirai à changer notre relation du tout au tout.

MON enfance est ballottée entre la République dominicaine, les États-Unis et la Syrie. Je grandis entre deux cultures et trois langues. Le contexte familial et le système éducatif syrien me mènent à l'échec scolaire. À dix-huit ans, je pars au Danemark, pour fuir mon père et essayer de me créer un avenir, avec une seule idée : ne surtout pas lui ressembler.

Un seul désir, fuir mon père

Deux mois après mon arrivée, je rencontre le bouddhisme et je commence à pratiquer, sans me poser trop de questions. *Nam-myoho-renge-kyo* m'apporte tout simplement de l'espoir, une première dans ma vie. Quelque temps plus tard, je découvre, à ma grande surprise, que non seulement ma mère connaît ce bouddhisme, mais qu'elle l'a même pratiqué avant de quitter la République dominicaine. En 2000, je parle du bouddhisme à ma sœur, qui commence à pratiquer. Elle rejoint notre mère qui vient de s'installer aux États-Unis pour reconstruire sa vie, et qui recommence – elle aussi – à pratiquer. À la même période, je rencontre ma future compagne et décide de venir m'installer dans le sud de la France.

Commence alors une longue période de difficultés : je ne parle pas français, je n'ai pas de travail, je suis isolé et ma sœur frôle la mort... Ma souffrance est comme un puits sans fond.

Je perçois sa souffrance

Mais je continue à réciter de nombreux *daimoku* et à participer aux activités bouddhiques proposées par notre mouvement. Lors de ma présence à l'une d'elles au centre bouddhique de Trets, je comprends ma souffrance et, par conséquent, celle de mon père. Pour la première fois, je comprends pourquoi il s'est comporté comme il l'a fait. Il ne pouvait pas gérer cette souffrance.

Issu d'une famille aisée qui s'est toujours comportée avec mépris envers les autres, mon père a grandi avec cette attitude de non-respect de la vie, celle



Retrouvailles entre Ebrahim et son père

des autres autant que la sienne, y compris celle de sa famille. Un tel manque de respect doublé d'un manque profond de sagesse l'ont entraîné dans une spirale destructrice.

Je commence alors à essayer de communiquer à nouveau avec lui. Nous nous parlons de temps en temps au téléphone, mais les relations restent difficiles. Entre temps, après avoir suivi une formation de graphiste à Toulon, je décide de m'inscrire dans une école d'architecture à Paris.

Le courage de le retrouver

Apprenant que mon père a des problèmes de santé, je commence à ressentir l'urgence d'aller le voir. Chaque année, je décide d'aller en Syrie, mais n'y parviens pas. Les conditions ne sont jamais réunies et, profondément, je ne me sens pas prêt.

Enfin, cette année, au mois de février, je pars pour deux semaines à Damas. Cela fait dix ans que je n'y suis pas retourné. Ce voyage se décide et s'organise très naturellement : je sens que c'est le bon moment, et toutes les conditions se mettent en place. Je me prépare intérieurement en priant sincèrement. Je décide d'y aller vraiment pour mon père. Je ressens qu'il est injuste de le négliger et je ressens le besoin de lui exprimer mon affection. Je pars libre de tout jugement, car je sais très bien que, si je me permets de juger un tant soit peu sa façon d'être, nous en souffrirons vite tous les deux. Les retrouvailles se passent très bien, pleines d'émotion. Je suis accueilli comme un prince : mon père me gâte, prend soin de moi, exprime sa fierté (« Mon fils architecte ! »), et réalise mon rêve d'enfant : partager des vacances heureuses ensemble. Nous dialoguons beaucoup et passons beaucoup de temps ensemble. Après quinze jours, le visage de mon père avait changé : il était

devenu plus joyeux, plus lumineux. Je retrouve également mes amis d'enfance et recrée des liens avec toute la famille.

Je reviens de ce voyage transformé. Je sens que j'ai réglé profondément quelque chose avec mon passé et avec ma famille. Dans une lettre Nichiren écrit : « *L'enfer est dans le cœur de celui qui, intérieurement, méprise son père et néglige sa mère.* »¹

Avec ma femme, je m'apprête maintenant à réaliser un autre rêve d'enfance : aller vivre au Japon. J'ai l'opportunité extraordinaire d'aller faire ma dernière année d'architecture à l'université d'Osaka, au Kansai. C'est un nouveau point de départ dans ma vie, une ouverture vers de nouvelles réalisations. Je remercie toutes les personnes qui m'ont soutenu tout au long de ma pratique bouddhique. Je pars avec l'état d'esprit du Kansai : « Toujours victorieux ! »

Cap : Comment vis-tu le fait d'avoir plusieurs racines en toi ?

Enfant, c'était très difficile d'assumer ça, car, où que j'aille, je me sentais toujours étranger. Pendant longtemps, j'essayais de m'identifier à une culture ou à une autre, mais je n'y arrivais pas. Ce n'est qu'à partir de vingt ans que j'ai commencé à me rendre compte de cette richesse que j'avais en moi. Grâce à ma pratique du bouddhisme et aux nombreux encouragements de Daisaku Ikeda à être tous citoyens du monde au XXI^e siècle, j'ai compris que j'ai eu la chance extraordinaire de naître entre plusieurs cultures et religions. Cela me permet aujourd'hui d'avoir une ouverture d'esprit et une certaine aptitude à dépasser les différences et à percevoir l'humanité commune à tous. Mais, bien sûr, cela reste un combat quotidien !

Le plus étonnant...

Le jour de mon départ pour Damas, je me rend à l'aéroport, j'apprend qu'il y a du retard, pratiquement toute la journée. Je me dit : bon, ça commence bien !

Je suis la file pour enregistrer mes bagages. À ma grande surprise, je vois un ami d'enfance avec qui j'ai grandi à Damas. Il s'est installé à Paris depuis quelques années, et nous avons réussi à se voir quelques fois seulement. Il prenait le même avion ce jour-là !

Se présentait alors l'occasion de vraiment renouer avec lui. Pour moi ce moment a été vraiment extraordinaire, car nous avons parlé de nos vies respectives, et nous avons échangé beaucoup sur notre enfance et nos familles, on se connaît depuis vingt-cinq ans, tout de même !

J'ai été vraiment porté dans ce voyage grâce à cet ami. C'était la meilleure personne qui pouvait m'accompagner pour un retour après dix ans. À Damas, il habite en face de chez moi !

1. L&T-I, 305



Les célèbres ruines de la ville d'Apamée, en Syrie



Tisser des liens humains au Rwanda, à travers le théâtre

Julia Yevnine est comédienne. En janvier 2008, elle crée une compagnie de théâtre avec une dimension d'engagement humain. Elle a été amenée à monter de A à Z un projet théâtral au Rwanda. Avec deux amies, elle est partie à la rencontre de jeunes, pleins d'espoir et d'énergie, ayant l'envie de reconstruire le Rwanda, encore meurtri par la guerre qui a déchiré le pays il y a quinze ans de cela.

Témoignage

Cap : Comment t'es-tu préparée avant de partir ?

Julia : Grâce au projet, que l'on a nommé « Théâtre au Rwanda : tissage d'histoires », j'ai appris énormément de choses. J'ai fait beaucoup de recherches sur ce pays à travers des lectures très diverses et des rencontres. C'était à la fois passionnant et révoltant, j'ai appris beaucoup sur l'histoire du Rwanda et sur les origines de la distinction ethnique, qui doit beaucoup à l'arrivée des Blancs dans le pays. J'ai également découvert quel était le positionnement de la France au moment des faits, son implication indirecte dans le drame et, plus largement, sa politique post-coloniale en Afrique, ce qu'on appelle la « FrancAfrique ». Auparavant, j'ai toujours eu le sentiment d'être très en colère, de ne pas « être d'accord » avec la politique, avec pourtant un fort désir de m'engager. Cette expérience m'a permis de m'impliquer et de comprendre plus de choses au niveau de la politique française de manière globale.

Je voulais avoir un avis objectif sur ce qui s'était passé là-bas. On peut aller à un endroit avec l'envie de bien faire, mais, sans être suffisamment documenté, on peut faire de grosses erreurs. Par exemple, si l'on est pas bien informé, on peut être choqué si l'on voit des personnes qui expriment de l'animosité envers des français.

Est-ce que tu avais une idée de ce que tu comptais apporter ?

Je me suis beaucoup préparée, mais ça me faisait peur, car je me demandais si j'étais légitime. C'est tellement énorme ce qui s'est passé dans ce pays, ce qu'y ont vécu les gens, que ce que j'espérais apporter me semblait n'être qu'une minuscule goutte d'eau. Nous ne prétendions pas soigner les plaies du traumatisme par le théâtre, ça aurait été bien trop prétentieux et au-delà de nos compétences. Evidemment, on allait parler du génocide, mais pas de manière frontale. Le théâtre, ça crée des liens, c'est une aventure humaine, c'est un espace de parole protégé. L'idée était donc de faire du théâtre un outil qui soit ludique et qui permette

de tisser quelque chose de positif au sein de la population, car les tensions existent toujours. C'était aussi l'occasion pour les jeunes de se réapproprier leur corps, car beaucoup de personnes ont vécu des traumatismes physiques. Tous les jeunes avec lesquels nous avons travaillé sont des rescapés. Notre but était de monter une pièce par les jeunes, pour les jeunes. Quinze ans plus tard, on ne savait pas trop à quoi s'attendre sur les relations entre les Hutus et les Tutsis. Nous nous demandions comment nous allions être reçues en tant que Françaises, et nous nous étions préparées au pire. Mais nous n'avons jamais vécu de signes d'animosité. Les gens nous ont posé des questions, sur ce que nous savions et sur les raisons qui nous avaient amenées à venir faire du théâtre là-bas. J'ai ressenti que cela a été très important d'ouvrir le dialogue, de dire qu'en France il y a effectivement une très mauvaise connaissance du sujet, que l'histoire entre les deux pays est jonchée de zones d'ombres, mais qu'il y a aussi des personnes qui sont concernées et veulent faire une action fondée sur l'être humain. Notre but était de soutenir les jeunes Rwandais à renouer des liens entre eux, mais aussi à créer un petit pont entre la France et le Rwanda, qui ne soit pas politique, mais artistique et humain. J'ai été interviewée à la radio rwandaise, ce qui m'a permis d'engager un dialogue et d'échanger des informations sur les actions des associations sur place. Nous avons également réalisé un documentaire qui va circuler dans les écoles en France, afin que les jeunes aient une autre image du Rwanda et des initiatives que ces personnes de leur âge prennent pour changer les choses dans leur pays.

Est-ce que tu as ressenti un décalage culturel ou humain ?

Il y a évidemment des différences de culture, et il y a certainement des aspects qu'on ne pouvait pas comprendre, dont ils parlaient à demi-mot. Toute la période de la commémoration du génocide, par exemple, ne nous était pas forcément accessible. Lors de cette commémoration, qui dure une semaine, tout s'arrête, des veillées sont organisées tous les soirs, et il n'y a ni mariage ni fêtes. Des témoignages sont diffusés à la télé et à la radio. Pour certains il faut commémorer le génocide alors que, pour d'autres personnes, ça ne fait que raviver des plaies. Dans tout cela, nous ne nous sentions pas à notre place, d'autant que nous ne parlions pas le kinyarwanda. En même temps, nous soutenions nos amis en les accompagnant aux veillées. Je crois que c'était important, autant pour eux que pour nous.

Les choses doivent devenir concrètes :
après avoir développé l'idée de l'action
que nous allons mener, il nous a fallu trouver
les fonds pour partir.



© J. Yevnine

Est-ce qu'il y a eu, au contraire, des moments où tu t'es sentie très proche de la culture rwandaise ?

Je me suis sentie surtout très proche des gens. Les gens sont très ouverts, pas du tout dans la préservation de l'égo, comme c'est le cas dans notre culture occidentale qui reste dans l'auto-protection et dans la peur de l'autre. Avec les jeunes qui travaillaient avec nous, nous avons eu de tels échanges de cœur à cœur, que nous sommes devenus de vrais amis. Une anecdote : dans la maison dans laquelle nous vivions, il y avait un domestique. Au début, je n'envisageais pas d'y aller, car je trouvais que c'était une attitude

qu'elle soit, collective ou individuelle, le moment de la reconstruction est fondamental. La période de reconstruction post-crise représente le moment de fonder de nouvelles bases, de vivre de nouvelles expériences. Le théâtre est une manière ludique de se reconstruire avec les autres, dans un cadre positif. On s'expérimente auprès de l'autre, et son rapport à l'autre change. Ce qui m'inspire, c'est d'être proche du peuple, comme Jean Vilar, avec son idée de théâtre populaire, un théâtre intelligent pour les plus démunis, les plus pauvres qui n'allaient jamais au théâtre.

Les jeunes Rwandais débordants d'énergie et d'espoir pour reconstruire leur pays.

Je me suis inspirée d'un écrit de Daisaku Ikeda, qui pose la question de savoir si, à notre époque, il y a des personnes susceptibles d'aller ainsi, de leur propre initiative, à l'endroit le plus difficile ? Voilà, dit-il, l'esprit des véritables bouddhistes.

colonialiste. Mais on n'a pas vraiment eu le choix, car, là-bas, c'est quelque chose de très commun, même si pas très juste. Evidemment, nous ne voulions pas du tout établir un rapport type maître-domestique, alors on était avec lui comme avec nos autres amis. Séti ne parlait ni anglais ni français, mais il a été notre meilleur prof de kinyarwanda. Nous passions des heures à communiquer, sans pourtant parler la même langue. C'était parfois très drôle. Nous avons même fait un rap en Kinyarwanda ensemble. Mémorable!

Quelle est, pour toi, la plus belle qualité des personnes que tu as rencontrées ?

Je n'ai jamais vu autant de pureté dans cette jeunesse, qui manifeste une force de construction capable de soulever des montagnes. Ils m'ont bouleversée par leurs espoirs, leur joie, leur sens de la responsabilité. Par exemple, certains des jeunes que nous avons rencontrés se rendent régulièrement dans un orphelinat après avoir collecté de l'argent dans leur lycée, afin de payer les études d'autres jeunes plus en difficulté. Ils viennent à l'orphelinat tous les trois mois, passent la journée avec les enfants, jouent ensemble... Au départ, un garçon de quinze ans a pris seul l'initiative d'aider un ami dans cet orphelinat. Puis, cela s'est développé, et, aujourd'hui, c'est tout son lycée qui participe. Les jeunes de la génération post-génocide ont tous un immense cœur et une grande envie de faire quelque chose. Ils partagent une histoire très lourde. Ils savent que tout est à reconstruire et que cela repose sur eux. Ces jeunes donnent du sens à chaque chose. Ici, nous avons perdu cet état d'esprit, car, pour nous, tout peut être accessible sans avoir à se battre autant qu'au Rwanda.

Qu'est-ce qui a intimement motivé ton départ ?

La création est un élément fondateur au niveau de l'individu, qui permet de se reconstruire. J'envisage de créer des projets aussi en France, auprès d'un autre public et avec une nouvelle problématique. Dans une situation post-traumatique, quelle

Est-ce que tu ressens une certaine fierté d'avoir réalisé ce voyage ?

Notre idée était que ces jeunes puissent être autonomes. Nous voulions leur donner des outils pédagogiques, afin qu'ils puissent générer, par eux-même, d'autres créations. Ils ont organisé, seuls, leur première réunion, sans nous, avant notre départ. Ils ont créé les statuts de leur association, c'était très concret. Ils ont commencé aussi à mettre en place des échanges avec d'autres lycées, nous en sommes vraiment heureuses. En 2011, nous envisageons de repartir pour pouvoir intervenir dans les provinces et mettre en place un festival avec d'autres compagnies.

Murakoze cyane ! (merci beaucoup!)

Le théâtre pour créer la cohésion au sein de la génération post-génocide.



© J. Yevnine



Des paysages plein les yeux
et des souvenirs dans le cœur

Marlborough sound



Vignoble argentin - Mendoza

© I. Chinen

A la rencontre du monde

Izumi Chinen avait formulé le rêve de faire le tour du monde. Un jour, elle a décidé d'en faire sa réalité. En se préparant méticuleusement, elle recherche l'ouverture aux autres et la découverte de nouveaux horizons... La réalité l'aide à se dépasser et va dépasser son imagination.

Pourquoi as-tu décidé de faire un tour du monde ?

J'avais un projet de longue date d'améliorer mon anglais, pour pouvoir élargir ma vision du monde par le dialogue interculturel, pour devenir un « citoyen du monde » comme nous y encourage Daisaku Ikeda. Mon objectif était d'aller à Vancouver au Canada. Cependant, il arrive que, en pratiquant, les choses ne se passent pas toujours comme on le souhaiterait (en fin de compte, ça se passe bien mieux et bien au-delà de notre imagination !). Contrariée et déboussolée par la tournure que prenait ma vie qui me faisait revenir de mon année à l'université Soka de Tokyo vers Paris et non vers Vancouver, une aînée m'a encouragée à garder mes rêves pour les vivre dans les meilleures conditions. C'est ce que j'ai fait pendant les trois ans qui ont suivi à Paris. J'ai fait mes premiers pas dans le monde du travail, me suis améliorée humainement à travers les activités bouddhiques et me suis imprégnée du livre *Dialogues avec la jeunesse* de Daisaku Ikeda. Il y cite son maître Josei Toda : « C'est parfait si les jeunes nourrissent des rêves qui peuvent leur sembler presque trop grands. Car ce que nous pouvons accomplir en une seule existence n'est jamais qu'une fraction de ce que nous aimerions réaliser. Aussi, si vous partez d'espérances trop faibles, vous finirez par être incapable d'accomplir quoi que ce soit. » Daisaku Ikeda poursuit : « Bien entendu, si vous ne faites aucun effort, vos rêves ne resteront que pure imagination. Ce sont des efforts et un dur travail qui permettent de jeter un pont entre le rêve et la réalité. Les gens pleins d'espoir font des efforts soutenus, et ces efforts à leur tour nourrissent leur espoir. Il faut tenir à vos rêves et avancer aussi loin qu'ils peuvent vous porter. C'est la marque de la jeunesse. »¹

De là, mes projets prennent une dimension de plus en plus large du Canada, vers l'Australie, pour finalement tout faire à travers un tour du monde.

Comment as-tu fait, financièrement, pour pouvoir voyager pendant un an ?

Financièrement, j'ai économisé ce que je pouvais avant de partir, puis je me suis « serré la ceinture » et fais des petits boulots au Japon et en Australie, liés au vin, domaine dans lequel je travaille.

J'ai travaillé pour des dégustations œnologiques dans tout le Japon, fait les vendanges à Adélaïde ou vendu du vin à Cairns.

Pourquoi partir seule ? C'était un choix délibéré ?

Après de nombreux *daimoku* et grâce au soutien de mes parents et de mes amis, je décide de me lancer un défi de partir seule pendant un an avec, au programme : Japon, Taiwan, Thaïlande, Australie, Nouvelle-Zélande, Polynésie française, Etats-Unis, Argentine et Canada.

De nature timide, mais aussi curieuse, je souhaitais ouvrir ma vie à de nouvelles cultures et apprendre au contact de nouvelles personnes.

J'avais quelques appréhensions, mais je savais au fond de moi que je ne me trouverais pas dans l'impasse tant que je maintenais une pratique assidue qui me permettrait d'agir avec sagesse et vigilance.

Donc, partir avec quelqu'un ne t'aurait pas permis de relever le défi pour vaincre ta timidité, c'est ça ?

Je serais bien partie avec quelqu'un, si une personne était partante à ce moment-là, mais ce n'était pas le cas, alors j'ai pris la décision de ne pas attendre de l'extérieur. Le fait de voyager seul nous pousse à être plus attentif aux gens qui nous entourent. J'ai remarqué qu'il est souvent plus facile et accessible d'aller vers quelqu'un qui est seul plutôt que déjà en groupe.

Qu'est-ce que ça t'a apporté ?

Cette expérience m'a apporté une richesse intérieure liée aux contacts humains avec les habitants et avec les autres voyageurs. J'ai appris à vivre avec d'autres cultures au quotidien ; ce n'est pas chose toujours aisée d'accepter d'autres modes de vie et de pensée. Par exemple : la position des nonnes dépendantes des moines en Thaïlande m'a fait réfléchir à la position de la femme dans le bouddhisme Hinayana.

Après avoir parcouru des milliers de kilomètres dans le désert australien pour parvenir au pied de l'Uluru (ou Ayers Rock), le rocher sacré des Aborigènes, la question de gravir la montagne



Australie



Etats-Unis - Seattle



Nouvelle-Zélande

© I. Chinen

pour visiter ou ne pas le faire pour respecter les croyances des aborigènes s'est posée. (J'ai opté pour la seconde option.)

Je pense avoir gagné en autonomie (je n'avais pas le choix en étant seule !), j'ai appris à m'organiser et à préparer chaque étape et de sentir combien ma vie en France comportait tout pour être heureuse, entourée de mes proches ...

J'ai eu tout le temps de réfléchir sur ma vie en France, et de constater combien elle était riche dans tous ses aspects humains et matériels (mode de vie privilégié comparé à des situations en Argentine ou en Thaïlande). Bien sûr, la France me manquait parfois : le soutien infailible de ma famille, mes amis précieux, la cuisine française... Aller loin m'a ouvert les yeux sur toute la richesse que comportait ma vie quotidienne à Paris et j'essaie de m'en souvenir encore aujourd'hui quand je sens la plainte faire surface.

Les sentiments positifs nés d'une coopération mutuelle peuvent se transmettre par le cœur

Est-ce que tu as découvert des choses sur toi-même ?

Qu'est-ce qui a changé entre le moment où tu es partie et celui où tu es revenue ?

Cela a été pour moi un vrai retour à la réalité entre une longue recherche de travail, puis d'appartement... Matériellement, tout était à reconstruire, mais chaque souvenir et la chaleur humaine partagée aux quatre coins du monde valaient bien le détour.

Il est vrai que les chocs culturels nous font revenir à notre propre culture et je me suis rendu compte que, ayant toujours le désir d'aller loin, je ne connaissais ni la France ni l'Europe. C'était pour moi le moment de comprendre ce que je décidais d'accomplir « ici et maintenant » : essayer de créer des valeurs là où je vis au quotidien en faisant face à ma réalité.

Je suis revenue le cœur convaincu de la force de la pratique bouddhique et emplie de reconnaissance envers les réalisations nées des efforts des trois présidents, qui ont conservé et partagé l'humanisme du bouddhisme dans chaque pays où j'ai fait escale.

Comment se passait la prière au quotidien ? Comment a-t-elle été perçue par les autres, au cours de ton périple ?

La prière au quotidien était un réel défi, car je n'avais pas d'espace privé, dans les auberges de jeunesse. J'allais pratiquer sur la plage, dans la montagne ou dans les vestiaires, au pire. Heureusement, j'ai passé trois mois à Sydney où je vivais dans un bel appartement avec un *Gohonzon*. J'ai profité de ce moment privilégié pour rencontrer des croyants bouddhistes, en allant en réunion de discussion et en faisant l'activité d'accueil. Dans la plupart des

points de chute, j'ai pu rencontrer des bouddhistes chaleureux avec qui j'ai pu approfondir ma foi.

As-tu été amenée à dialoguer au sujet de ta pratique ou de la religion ? Te souviens-tu d'un dialogue en particulier ?

J'ai parcouru des bouts de voyage avec d'autres voyageurs qui ont toujours été très respectueux envers le bouddhisme. Une de mes amies m'a accompagnée à une réunion. Je me souviens aussi avoir eu un long dialogue à Mendoza, en Argentine, avec une jeune femme qui avait déjà entendu parler de la pratique bouddhique à Buenos Aires. Une rencontre de quelques jours avec des échanges sur la vie, très profonds, qui rend le voyage encore plus passionnant.

Ça fait quoi d'être un étranger pendant un an ?

C'est curieux, pour de nombreuses personnes, de voir une tête de petite Japonaise parlant anglais avec une pointe d'accent français ! On suscite parfois de l'indifférence, mais aussi de nouvelles amitiés.

En fait, ces expériences m'ont remise en question sur mon ouverture de cœur, à ne pas me focaliser et m'arrêter sur les divergences, mais plutôt à mettre en valeur les points communs qui permettent d'amorcer le dialogue.

Ce tour du monde a été un réel voyage dans ma propre révolution humaine. C'est une expérience que l'on peut vivre là où l'on se trouve. Chaque personne est chargée d'histoire, d'une culture et de trésors intérieurs, chaque rencontre est, en fait, une découverte qui peut nous aider à faire un pas en avant.

Comment les « étrangers » voient-ils les Français, de chez eux ? Y a-t-il des clichés à notre sujet qui t'ont surpris ?

La France a une image fantastique d'élégance, de raffinement et d'histoire. Malheureusement, les Français ont l'image d'être froids et hautains. Ce ne sont que des clichés, mais j'ai senti qu'il y avait peut-être un peu de cette tendance chez moi à revoir. En tout cas, devenir plus souriante ne pourrait pas me faire de mal !

As-tu envie de repartir faire un tour du monde, aujourd'hui ? Pourquoi ?

Un autre tour du monde ? Avec grand plaisir, j'ai l'impression de n'avoir vu qu'une infime partie du monde et j'ai tellement d'autres horizons à découvrir...

LE PLUS !

DRÔLE : mon manque du sens de l'orientation qui m'a bien fait marcher.

TOUCHANT : le sourire des personnes rencontrées et l'atmosphère chaleureuse dans tous les centres de la SGI.

FORT : la solidarité et l'entraide entre voyageurs.

TRISTE : dire au revoir à chaque fois sans savoir quand on pourra revoir ses nouveaux amis.

STRESSANT : ne pas savoir comment aller à un lieu ni savoir où dormir le soir !

La quête de mon père

Un an après ses débuts de pratique bouddhique, Isabelle Baron s'installe à Rennes pour suivre une formation d'éducatrice spécialisée. En conflit avec sa mère, elle souffre de l'absence d'un père qu'elle ne connaît pas. Elle fait apparaître peu à peu la persévérance et l'esprit de lutter contre la dévalorisation. Un jour, elle prend la décision de retrouver son père.

Je n'ai pas beaucoup d'éléments sur mon père, mais je sais par ma mère qu'il est camerounais. Mis à part cela, je n'ai pas de photos, ni de souvenirs. Je sens que cette recherche sera périlleuse, avant même de commencer, car j'éprouve pour ce père absent beaucoup de colère et de haine que j'avais jusqu'à présent ignorées. Mes relations avec ma mère ne sont pas plus apaisées, intérieurement j'accuse mes parents d'être responsables de mes souffrances. Je réalise que je ne peux créer ni bonheur ni valeurs avec cette attitude. Un aîné m'encourage à ne pas vivre dans le passé.

Une évidence : retrouver mon père.

Un ami de mon père m'apprend qu'il est reparti vivre au Cameroun. En août 1999, je décide de partir seule au Cameroun, pour le retrouver. Durant ce voyage, j'ai bénéficié d'une aide précieuse de la part des personnes qui m'ont accueillies. Les circonstances furent très harmonieuses et surtout j'ai compris que, avec le courage, rien n'était impossible à réaliser. Je parle du courage de lâcher prise, de faire absolument confiance.

Enfin, je suis au Cameroun et j'arpente les rues de Douala. Pleine d'émotions confuses, complexes et percutantes.

Je décide de ne surtout pas faire marche arrière si près du but et de ne pas me laisser entraîner par le doute. Je fais appel à toute ma sagesse pour vivre le plus librement possible cette rencontre.

Après une semaine de prise de contact et d'entrée en matière avec des habitants du quartier où vivait mon père, je le rencontre enfin à la terrasse d'un café. Je suis accompagnée par un « aîné » qui connaît bien la famille. Je me sens rassurée, mais intérieurement fragile, comme anesthésiée.

Sept ans d'efforts en un instant

Derrière ma peur, il y a la certitude que je suis en train de gagner sept ans de combat pour retrouver mon père, et cette victoire intérieure vient balayer tout ce flot d'émotions confuses. C'est avec cette pensée que, pour la première fois, je vois mon père arriver et traverser la cour intérieure du café, où je sirote péniblement un coca !

Il ne sait pas encore que je suis sa fille.

Après des échanges cordiaux et des silences plombants, je me jette à l'eau et je me présente.

Il n'a pas eu l'air de comprendre qui j'étais. Au début, j'ai dû le répéter plusieurs fois, difficilement, avec cette impression que le souvenir, celui de ma mère et le mien, puisqu'il m'avait vue bébé, se refixait lentement dans sa mémoire. Le temps est suspendu.

L'émotion commence à se lire sur son visage. « *J'aurais pu pleurer, j'avais de bonnes raisons de le faire, mais je ne pleure jamais, on m'a appris à ne pas le faire* », me dira-t-il plus tard.



Isabelle entourée de ses cousins

En un quart d'heure, la terrasse s'est remplie des clients qui nous entourent pour fêter l'événement. Comme il se doit, quand on est heureux, cris, explosion de joie, récit de mon expédition... Tout me dépasse !

Mon père, dès cet instant, a eu envie de me présenter à sa famille et de me considérer comme en faisant partie.

Je retrouve donc mon père. Clin d'œil, je fête mes vingt-sept ans avec ma famille camerounaise, âge auquel il m'a conçue !

A mon retour en France, je me retrouve l'aînée de sept frères et sœurs, moi qui étais la dernière, du côté de ma mère, avec un frère aîné.

Grâce à cette expérience, j'ai gagné un énorme apaisement intérieur, une confiance et une force de vie que je ne pensais pas avoir.

J'ai aussi pris conscience que toutes ces difficultés traversées m'ont aidée à aimer ma vie et à élargir mon cœur. Je ne regrette rien aujourd'hui, surtout pas d'être née dans cette famille.

« Un lion est sans crainte. Un lion n'est jamais vaincu. Un lion ne se plaint jamais. Un lion est rapide. Un lion rugit. Un lion court. Par-dessus tout, un lion gagne toujours. »
D. Ikeda, D&E - juillet-août 2009, 19.

CAP SUR LA PAIX : Hebdomadaire édité par l'ACEP, 23 rue Louis-Le-grand, 75002 Paris • **Courrier des lecteurs** (sauf abonnements) : ACEP Cap sur la Paix, 17 rue de la Citadelle, BP 6, 94111 Arcueil Cedex - Tel : 01 49 69 93 60 - Courriel : cap_lecteurs@yahoo.fr • **Service abonnements** : ACEP, Cap sur la Paix, 17 rue de la Citadelle, BP 6, 94111 Arcueil Cedex - Tel : 01 49 69 93 60 - Courriel : abonnement@acep-france.fr • **Fondateur de la publication** : E. YAMAZAKI • **Directrice de la publication** : F. GRAC • **Rédacteur en chef** : B. ROSSIGNOL • **Conseillers de rédaction** : M. YANO, N. CHIBA, F. OLIYA • **Secrétaire général de rédaction** : L. ESPINOSA • **Coordination de la rédaction** : Ph. CHEHERE, S. MOTLIK, F. VAN • **REDACTEURS** : C. ELIE, B. PILLEY, L. VINCENTI, S. WISTAN • **CORRECTEUR** : M. DAGUET • **MAQUETTISTE** : J. TOURAILLE, Y.-C. WU • **Imprimé en France par** : Advence - 73, rue de l'Évangile - 75018 PARIS. • **Dépôt légal** : août 2009. **Tous droits de reproduction réservés. Les articles signés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.** ISSN 1271 - 2981

